

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Compte rendu

Michel Coulombe

Volume 6, numéro 4, mai-juillet 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34571ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (1987). *Compte rendu. Ciné-Bulles*, 6, (4), 36-37.

Michel Coulombe

De la thérapie des marionnettes

■ L'Amérique moderne (post-moderne ?) prête à rire, pour peu qu'on cesse d'écouter, ne serait-ce qu'un instant, le chant enjôleur de la puissante et redoutable sirène qu'est la statue de la Liberté. Quelques cinéastes américains en marge d'une industrie vampirisante trouvent du côté de cette ruche continentale d'urbains en quête de bonheur une matière riche et abondante. On pense aussitôt à Woody Allen, patriarche des angoissés, qui promène avec dérision ou nostalgie son petit juif new-yorkais d'un cabinet de psychanalyste à une improbable aventure amoureuse. À Jim Jarmusch, pour qui, de New York à la Nouvelle-Orléans, ailleurs semble toujours meilleur. À Alan Rudolph aussi qui, d'animatrice de radio frustrée en nomade inadapté, démontre clairement qu'il n'est pas de sables plus mouvants que ceux placés sur le chemin du coeur. Et, bien sûr, à Robert Altman, gourou des cinéastes indépendants. **Beyond Therapy**, son plus récent film, plonge, décapant, dans la jungle suffocante des je angoissés.

Avec les années quatre-vingt, Robert Altman, plus prolifique que jamais, est passé à l'adaptation cinématographique d'oeuvres théâtrales comme on entre en religion. D'un bloc, avec ferveur. Du coup, il laissait derrière lui le gros budget de **Popeye** et le futurisme de **Quintet** pour choisir la rigueur et la simplicité de moyens. Pari audacieux.

Small is beautiful, semble répéter le cinéaste, à qui ce parti pris garantit une indépendance grisante, enviable. Une matière première à toute fin pratique inépuisable s'offre donc à Robert Altman, la dramaturgie américaine contemporaine, et lui permet de poursuivre, cohérent, son travail impitoyable de radiographe de la société qui l'entoure... Passé de la nostalgie des femmes (**Come Back to the Five and Dime, Jimmy Dean, Jimmy Dean**) à la dureté des hommes (**Streamers**), de la Maison-Blanche (**Secret Honor**) à l'Ouest brutal (**Fool for Love**), il explore maintenant l'univers tourmenté des petits bourgeois névrosés. Moqueur, il s'amuse bien.

Les pièces dont Robert Altman entreprend l'adaptation ne sont ni de celles, trop coûteuses, qui tiennent des années sur Broadway, ni de celles dont la notoriété serait trop lourde à porter (l'adaptation, contestée de **Fool for Love** établissant cruellement les limites du genre ; reste à voir ce que donnera sa rencontre avec Pinter). Toutes fouillent la nature humaine, les secrets, les faiblesses, les passions. Toutes offrent aux acteurs des rôles en béton. La pièce légère de Christopher Durang, **Beyond Therapy**, ne fait pas exception à la règle. Cette farce tourne en dérision le tout à la psychanalyse de certains milieux, étalant avec férocité sa galerie de cinglés et d'apprentis perturbés interprétés par Jeff Goldblum, Julie Hagerty, Glenda Jackson, Christopher Guest, Tom Conti, Geneviève Page et Chris Campion, tous admirables. La direction d'ensemble demeure à juste titre une marque de commerce pour Robert Altman.

Un homme et une femme, une petite annonce pour coeurs esseulés et un rendez-vous dans un restaurant français. Tout à fait banal. Puis la romance dérape, elle n'aura duré que le temps d'une chanson (**Someone Is Watching Over Me** de Gershwin). Bruce est bisexuel ; Prudence, méfiante, retient sur-

tout qu'il avoue de ce fait un penchant pour les hommes. Bruce pleure sur commande ; Prudence ne tolère pas la vue de pupilles masculines exagérément humides. L'échec. Le flop romantique. Résultat, bouleversés et plus seuls que jamais, ils aboutissent chez leurs psys respectifs, pathétiques thérapeutes aux prises, lui avec un humiliant problème d'éjaculation précoce, elle avec une fixation malade sur l'enfance. Ainsi vont tous les personnages de **Beyond Therapy**, affolés, bavards, incapables d'écouter, du divan à la table et de la table au divan. Freud lui-même s'y perdrait, sollicité ici par un lapsus, là par un meurtre symbolique ou une mère surprotégeant son fils chéri. Pour trouver le bonheur dans ce cirque agité, il suffit de tricher un peu, de savoir faire semblant, de se cramponner à une chanson d'amour et de voir Paris où il n'y a que New York.

Comme à peu près chaque fois qu'il a adapté une pièce au cinéma, Robert Altman a choisi de ne pas découper à l'excès les scènes et de privilégier les intérieurs, n'abusant pas,

comme d'autres, des extérieurs qui lui permettraient peut-être de faire croire, sublime réussite, que le film n'est pas tiré d'une pièce de théâtre. Il semble plutôt revendiquer la nature première de son matériau qu'il s'applique à mettre en valeur, aidé de son fidèle directeur de la photographie, Pierre Mignot, qui rappelle à point nommé après **Anne Trister** et **Exit** qu'il peut tourner autre chose que des images très léchées. L'action est filmée de l'extérieur, ce qui accentue de façon très appropriée l'impression de représentation et souligne le ridicule appuyé des personnages. Alerte, la caméra pousse le voyeurisme jusqu'à saisir toutes les scènes de consultation de la fenêtre avec, en arrière-plan, les bruits de la ville agitée qui n'atteignent pas les pauvres névrosés hypnotisés par leur nombril, enivrés jusqu'au dégoût (*I'm sick about talking about me !*) par leurs soliloques abrutis. Robert Altman domine d'un long rire sonore l'Amérique des yuppies. Il lui renvoie l'image de sa déroute. Peut-être, irrémédiablement cynique, n'a-t-il jamais présenté situation plus dramatique, univers plus désespéré... ■



Le regard du psy (Tom Conti)